

Mémoires du cachot

Mauricio Rosencof et Eleuterio Fernández Huidobro

Traduction en français d'un extrait de : *Memorias del Calabozo*, Editons Tae, Tome III, pp.112-114

Croix-Rouge

FH : Quand nous sommes remontés dans les cellules, après ce premier moment de récréation miraculeux où nous avons pu discuter, la punition était déjà tombée : l'ordre avait été donné de nous transférer tous à l'« île ». Nous y sommes donc retournés. Un jour, alors que nous étions dans le cachot de l'« île », ils ouvrent la double porte, et deux civils entrent, l'un barbu, l'autre grand et blond. Sur leur torse, une croix rouge. On pouvait lire, bien qu'en français, « Comité international de la Croix-Rouge » sur l'insigne qu'ils portaient. Je n'ai pu m'empêcher de m'exclamer : « Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ? » – « Nous vous expliquerons plus tard », m'ont-ils répondu.

MR : Enfin, en juillet 1984, après plus de dix ans de négociations infructueuses, la Croix-Rouge internationale a réussi à voir les otages et à s'entretenir avec eux. Quand, dans ma cellule, j'ai répondu à leurs questions et j'ai raconté notre histoire, sans emphase, de manière simple, sans plus, l'homme blond a pleuré en silence. Et c'était un homme qui avait visité des prisons sur une bonne moitié de la planète. Ils m'ont promis de revenir trois mois plus tard avec un cadeau : une machine à écrire, qu'ils ont effectivement apportée un jour, et que je garde encore. C'est d'ailleurs avec cette machine que nous écrivons ce livre.

FH : Mon premier long entretien avec eux a eu lieu le 13 juillet, une fois que j'étais revenu dans ma cellule après avoir purgé ma punition dans l'« île ». C'est à cette occasion que j'ai appris, dans les détails, que ma femme était malade ; ils lui avaient rendu visite à Punta de Rieles...

Il a fallu que des médecins viennent de Suisse pour que je l'apprenne.

Je me souviens aussi leur avoir dit que si ça avait été dur pour nous, ça avait été très dur pour nos familles aussi. Je leur ai fait le calcul suivant : la distance moyenne entre les casernes où nous avons été détenus toutes ces années et Montevideo était de 200 kilomètres. Les visites avaient lieu environ tous les 18 jours. Donc 21 visites par an durant 11 ans, ça fait 223 visites de 400 kilomètres, soit 90 000 kilomètres au total, parcourus par nos modestes familles – mues par la haine acharnée qu'elles ressentaient envers le régime – pour nous apporter un petit colis rempli de baisers, de vêtements et de vivres, que la plupart du temps on ne nous permettait pas de recevoir. 90 000 kilomètres, deux fois et quelque le tour du monde.

MR : Et nous, nous avons marché autant et un peu plus dans nos cachots, de coin en coin, en diagonale, trois petits pas, demi-tour, trois petits pas, en pensant à nos enfants et aux retrouvailles.

FH : Ils étaient dans les pas que nous faisons autant que nous étions dans les trajets qu'ils faisaient.

MR : Quelques jours après cette visite de la Croix-Rouge, nous avons été surpris de voir par la fenêtre Pepe Mujica en train de travailler sur une plate-bande.

FH : Un petit moment par jour.

MR : C'était une plate-bande abandonnée. Pepe a arraché les mauvaises herbes, a retourné la terre, a soigné quelques plantes qui avaient survécu, puis a commencé à planter des fleurs : des *calendula* (également appelées « soucis des jardins »).

FH : C'est la Croix-Rouge qui avait réussi à obtenir cela. Plus tard, Pepe m'a raconté qu'il préférait travailler là, comme il l'avait fait toute sa vie, avec les fleurs, plutôt que marcher pendant le moment de récréation absurde qu'ils nous accordaient.

MR : D'après-midi en après-midi, nous avons vu comment Pepe se remettait lentement, au même rythme que sa plate-bande...

FH : Nous avons pu en juger à la force de ses coups de bêche.

MR : La Croix-Rouge a également obtenu qu'ils nous laissent voir un avocat...

FH : C'est vrai ! On a même pu le choisir.

MR : Oui Monsieur ! Et un chacun, même si c'était dur à croire.

FH : Et autre chose : qu'on puisse voir des médecins. Moi, j'ai pu consulter de nouveau un ophtalmologue. Ma vue baissait de plus en plus. Les verres de correction me duraient de moins en moins longtemps. Le médecin est venu, il m'a examiné le fond de l'œil, m'a pris la tension, mais ne m'a pas communiqué le résultat. Il m'a fait lire les fameuses lettres accrochées au mur, loin, m'a prescrit de nouveaux verres, puis il m'a dit : « Ce serait bien que vous contrôliez votre tension oculaire, vous savez ? ». Rien de plus.

MR : Il savait déjà vous aviez un glaucome ?

FH : Il a dû voir la lésion, parce que quand j'ai recouvré la liberté, le premier ophtalmologue civil qui m'a examiné le fond de l'œil me l'a dit. Et il m'a demandé si on ne m'avait jamais rien dit.

MR : L'image que l'on a de l'agression, N̄ato, c'est en général celle du gardien qui matraque. Mais il y en a d'autres plus subtiles, pour lesquelles il est nécessaire d'avoir un certain niveau de connaissances scientifiques. Et dans l'armée uruguayenne, avec ses marches prussiennes et son pas de l'oie, Mengele avait donné des leçons et fait école...